

Libre entretien avec Jacques Noyer.

(Le Touquet, le 14/03/2012

Dialogue avec Daniel Caron



Jacques NOYER me reçoit dans son appartement au Touquet (Pas-de-Calais). Avec courtoisie et sans cette onctuosité que l'on pourrait attendre d'un « Prince de l'Eglise ». Le visage avenant, souriant, sous une chevelure blanche très fournie et derrière des lunettes qui lui donnent un regard perçant, il porte autour du cou, sur un pull gris anthracite et au bout d'une longue chaîne, une croix pectorale argentée, finement ciselée.

Après notre entretien et un repas composé de « moules-frites » accompagné d'une bière du nord, je l'accompagne pour une promenade en bord de mer et dans les rues du Touquet, sa ville natale où il s'est retiré. Il me fait visiter l'église et ses vitraux qui racontent l'histoire de Jeanne d'Arc (œuvres de divers maîtres-verriers).

Sa retraite est studieuse, partagée entre les écrits et les interventions publiques (conférences, retraites spirituelles qu'il anime) et une participation à la vie de l'Eglise locale. Il me confie qu'il prépare une contribution sur Jeanne d'Arc, à partir des vitraux et, qu'à cette occasion, il s'est penché sur les « actes » du procès de la « Pucelle » de Domrémy.

Né le 17 avril 1927 (85 ans donc) au Touquet-Paris-Plage où ses parents étaient blanchisseurs, Jacques NOYER a été ordonné prêtre le 2 juillet 1950 pour le diocèse d'Arras. Son expérience est longue, par « tranches de 11 ans », dira-t-il : professeur de philosophie au Grand Séminaire d'Arras ; responsable de la formation des prêtres au moment du Concile ; curé au Touquet. Il est nommé Evêque d'Amiens en 1987, poste qu'il quittera en mars 2003 pour raison d'âge.

Quand il parle de son diocèse, il évoque sa tradition missionnaire où les prêtres, en plus petit nombre qu'ailleurs, sont habitués depuis plus longtemps à s'occuper de paroisses regroupées. Il me confie avoir beaucoup aimé ce département de la Somme et l'avoir quitté avec tristesse. En sa qualité d'Evêque émérite, il rêve d'être enterré dans la cathédrale !

Je lui ai proposé de nombreuses questions sur son parcours personnel, sur le rôle et la mission d'un Evêque, sur l'Eglise et son avenir, sur la société enfin. Je lui ai demandé de me livrer son regard sur ces sujets qui intéressent les femmes et hommes d'aujourd'hui. Jacques Noyer m'a livré quelques une de ses réflexions. Ce sont SES réponses que je vous livre.

Paroles directes d'un homme libre.

ECHANGE

DC. Si vous aviez trois moments importants de votre vie à mettre en exergue, quels seraient-ils ?

JN. Si je dois choisir trois dates qui ont marqué ma vie, je commencerai par le « Te Deum 45 ». 1945, la guerre est terminée. Il y a un grand Te Deum dans toutes les paroisses parce qu'on vient de signer la paix. A ce moment là je suis en terminale scientifique avec en projet la filière d'ingénieur. Il reste dans ma tête cette église pleine, « chantante ». C'était une France nouvelle qui était à reconstruire après un effondrement de toutes les valeurs. C'est à ce moment là que j'ai décidé – que j'ai compris – que je devais donner à mon pays une âme, une espérance, une volonté de fraternité, un respect de tous, une recherche de la paix. Je n'ai jamais isolé ma vocation de prêtre avec cette perspective de favoriser la qualité de la vie des Hommes. Quitte à être très critique vis à vis de l'Eglise que j'ai vue s'effondrer devant le nazisme. A la fois je m'engage dans l'Eglise mais je veux la réformer.

Mai 68, ou plutôt Juin 68. J'étais supérieur du Grand Séminaire, passionné par le Concile qui avait ouvert tant de portes. Le Concile était terminé. Je me suis retrouvé devant un séminaire (une petite centaine d'élèves) divisé en trois fronts. C'était à l'évidence le résultat du Concile qui se heurtait à la réalité. Ce n'étaient plus les beaux discours d'ouverture. On prenait conscience qu'il y avait des choix à faire si l'on voulait rester fidèle au Concile. Et ces choix n'étaient pas simples.

Il y avait le front des « intellectuels », ceux qui se sentaient solidaires des étudiants avec remise en cause des examens, du cours magistral mais avec une prise au sérieux de la culture..... Il y avait le front « ouvrier », social, avec une remise en cause du séminaire... pour s'appuyer sur les prêtres ouvriers. Pour être missionnaire, il fallait cesser d'avoir une formation bourgeoise... Il y avait une vraie tentation du marxisme. Donc remise en cause de l'Institution. Le troisième front était constitué des plus jeunes arrivants qui voulaient se préparer au sacerdoce dans une atmosphère apaisée. Ils étaient là pour apprendre à prier pour comprendre la théologie. Dans ce brouhaha, c'était devenu impossible. Les trois fronts étaient inconciliables. J'ai senti alors que le Concile ne serait pas facile à faire passer !

La troisième date est une date de plénitude, Pentecôte 2000. Célébration à Amiens du millénaire de Fraternité. On avait invité les chrétiens à célébrer l'Esprit qu'ils partageaient avec beaucoup de gens. On jouait sur le mot « esprit ». Ainsi, disons-nous fréquemment qu'on travaille ou vit « dans le même esprit ». On voulait donc célébrer cet Esprit commun. Nous chrétiens, y voyons la trace de l'Esprit de Dieu.

Le succès populaire a été là. Sur le parvis de la cathédrale, nous avons réussi à faire parler De Robien, Brunet le maire de Longueau, et le Préfet qui venait de prendre ses fonctions et qui avait souhaité participer. Chacun était amené à parler de la solidarité que nous sommes appelés à vivre. Au terme, j'ai invité tous ceux qui le désiraient, chrétiens ou non, à entrer dans la cathédrale pour célébrer cet « esprit » commun. C'était une innovation. C'est l'Eglise que j'aime.

L'Eglise que j'aime c'est une Eglise, discrète, qui est au service des Hommes, qui a une foi et des mots à elle qui ne sont pas exclusifs. Quand je parle du Saint Esprit, les autres l'appellent autrement : la solidarité, la générosité. Mais pour moi, même si le christianisme n'est pas la seule référence, il est important de conserver une spécificité chrétienne. Perdre les sources est un appauvrissement. N'abandonnons pas nos références chrétiennes même s'il est important de continuer à référence aux Lumières. Perdre nos sources, c'est perdre le sens de

l'Homme, de la fraternité, de l'humanité universelle. Au fond, ce qui nous anime, ce n'est pas seulement une idée, c'est une force.

DC. Et le rôle d'un Evêque ? Simple administrateur ou Pasteur ?

JN. le premier rôle de l'Evêque, c'est de faire vivre l'institution. Il y a des postes à pourvoir, des hommes à gérer, des paroisses à faire vivre. Il y a des responsabilités de tous ordres, y compris financières. Il faut mettre la main à la pâte et s'inquiéter de ce que donnera le denier du culte et de ce que les prêtres toucheront l'année suivante. Mais cela ne m'a jamais paru trop lourd.

J'ai eu la chance d'avoir encore quelques prêtres sur qui compter. En outre, le diocèse d'Amiens était prêt, plus que d'autres, à dépasser les frontières paroissiales. Il y a un tel découpage, près de 800 paroisses, que jamais il n'y a eu un prêtre par paroisse. Même avant guerre, il y avait déjà des prêtres qui avaient deux ou trois paroisses. On n'attendait pas que je règle tous les problèmes. En sus, il y avait le monde rural qui avait l'habitude de se prendre en charge et de s'organiser..

Mon souci était aussi de mettre en route des laïcs. Il y avait des gens prêts à inventer. Mais je ne pouvais pas le faire sans les prêtres. Et ceux-ci n'étaient pas toujours favorables à cette mise en route. Ca reste une difficulté. Moins il y a de prêtres, plus ils cherchent à sauver leur fonction. En soi, c'est compréhensible mais ce n'est pas nécessairement constructif.

L'administration est régie par le Droit Canon et donc par Rome. Je ne pars pas en guerre contre ça. Mais je pars en guerre sur le fait qu'on ne sait pas les lieux où on peut faire évoluer ce Droit Canon. Tout remonte en haut et personne n'a barre sur ce droit. En ce sens là, on a l'impression d'être limité. Je ne souhaite pas une Eglise sans règlement intérieur car le droit est aussi fait pour défendre les petits contre les grands. On sent qu'il y a des besoins d'évolution, mais il n'y a pas moyen de changer. Le Pape décide tout seul. Ainsi a-t-il décidé seul de supprimer les limbes du catéchisme. Je suis d'accord et ne puis que m'en réjouir. Mais qu'est-ce que cette Eglise où le Pape décide tout seul !

DC. Et le Pasteur ?

JN. Dire que l'Evêque est Pasteur, c'est un langage incompris. Parler de pastorale aujourd'hui, cela suppose des Hommes qui ont du cœur et pas seulement des principes. Or l'Eglise a fonctionné pendant longtemps en interdisant aux gens d'aimer. On annonçait le Royaume de l'Amour mais on interdisait aux gens d'aimer, notamment aux gens en responsabilité, aux prêtres d'aimer. Ce n'était pas l'Amour des autres qui conduisait les Hommes, mais la « distance ». Le contraire de l'Amour. Quand je dis l'Eglise, je parle de l'Eglise institutionnelle au sens administratif du terme et non de l'Eglise instituée par Jésus comme signe de l'Amour de Dieu, signe de l'Amour que Dieu a pour le monde. L'Eglise doit être mouvement d'Amour mais on l'a un peu asséchée à travers des personnages hiératiques.

Il a donc fallu que l'Eglise apprenne à aimer et pour cela il a fallu les guerres pour que les prêtres, dans les stalags apprennent à vivre avec les autres et découvrent que les autres ils existaient aussi, qu'ils avaient des pensées et qu'on n'avait pas toute la vérité. Que les hommes étaient aimables même s'ils étaient pêcheurs, anticléricaux. Pour les prêtres de ma génération, le retour des prisonniers a été important. On a découvert qu'on pouvait être prêtre sans forcément avoir une soutane, qu'on pouvait donner sens à une Eucharistie seulement avec une timbale ou un verre de vin et une bouchée de pain.

DC. Nous célébrons cette année l'anniversaire de Vatican II. D'après vous, que nous reste-t-il de l'esprit de Vatican II ?

JN. J'éprouve une certaine tristesse face au repli de l'Eglise sur ses acquis et sur sa nostalgie des temps révolus. Le Concile a eu des intuitions fortes qu'il a su exprimer et faire

partager mais il n'a pas su, après avoir ouvert des perspectives nouvelles, se donner des institutions en harmonie avec ses intuitions. En fait, on a gardé les institutions qui existaient déjà auparavant. Dans la mesure où l'on voulait une Eglise renouvelée en profondeur, il fallait mettre en place de nouvelles instances et de nouveaux modes de fonctionnement.

Le Concile avait prévu trois lieux pour permettre à l'Eglise de rester en adaptabilité permanente aux problèmes nouveaux qui se lèvent : le synode romain, les conférences épiscopales et les synodes diocésains. Les trois institutions existent certes, mais si vous regardez de près, rien ne fonctionne.

Chaque chrétien devrait pouvoir se faire entendre dans un synode diocésain. Même si cela ne fonctionne pas comme une démocratie, les souhaits devraient être accueillis, entendus, étudiés. Cela devrait remonter vers la conférence épiscopale, surtout s'il ya plusieurs synodes diocésains qui expriment les mêmes demandes. Et puis, à partir de là, le synode romain devrait être saisi ; d'ailleurs il est prévu qu'il se réunisse tous les 4 ans. Cette instance qui regroupe toutes les conférences épiscopales du monde autour du Pape, devrait être capable de dire : nous avons entendu ces appels, nous allons réfléchir aux adaptations. Mais cela ne fonctionne pas comme ça.

Jean Paul II lui même a interdit que certaines questions qui revenaient en permanence dans les synodes diocésains, comme l'accueil des divorcés remariés, comme le célibat des prêtres, et d'autres encore, ne remontent à Rome. Les Evêques n'avaient plus le droit même de les écrire dans un dossier remis à Rome. On n'avait plus le droit de les exprimer.

Quant aux conférences épiscopales, on n'a jamais été capable de leur donner un statut juridique. Le pape a toujours dit qu'elles étaient un lieu où les Evêques peuvent partager leurs joies et leurs peines. Ce n'est plus qu'un lieu de consolation ! Mais ce n'était pas prévu pour ça. C'est devenu un club qui n'oblige personne.

Or ces trois instances ont été mises en place par le Concile. Si on arrivait à faire fonctionner normalement ces trois instances, il y aurait beaucoup de questions sur lesquelles on pourrait débattre à défaut de les résoudre, tel le débat sur l'homosexualité. Il y a bien des revues mais elles restent confidentielles et Rome ne les lit pas !

DC. Pourquoi les Evêques ne se révoltent-ils pas ?

JN. Une révolte des Evêques ? Il y a, surtout en France et plus qu'en Italie, un culte du Pape. « Touche pas à mon Pape ! » Quand un Evêque prend un peu de distance par rapport à Rome, c'est son peuple lui-même qui se révolte. Je vois tous les ennuis que j'ai eus en soutenant Jacques GAILLOT. Pourtant, je ne me suis pas révolté. J'étais simplement ami de quelqu'un qui souffrait et lui-même ne prônait pas la désobéissance. Il se soumettait à un jugement Je ne lui ai jamais non plus conseillé de partir dans la révolte. Mais les gens sont surpris. Un Evêque, ce devrait être le premier obéissant !

DC. Le dogme de l'infaillibilité n'est-il pas un handicap pour la mise en œuvre du Concile ?

JN. Le Concile a essayé de définir le ministère du Pape comme le « Primus inter pares » (*traduction : le premier d'entre ses pairs*), celui qui dans le groupe a la responsabilité de veiller à l'unité du groupe. Dans tout groupe on a besoin d'un modérateur, quelqu'un qui rappelle à l'ordre. Mais entre ça et celui qui décide tout, tout seul....

Avant le Concile, on nous disait au séminaire que les conciles n'étaient que des événements de l'Histoire de l'Eglise ; qu'un concile n'était plus pensable de nos jours car il y a des Evêques partout dans le monde entier ; d'autre part que c'était devenu inutile puisque le Pape peut leur écrire pour leur demander leur avis éventuellement et qu'il peut décider tout seul en cas de besoin. Il a fallu l'audace et la naïveté de Jean XXIII pour mettre en œuvre un nouveau Concile! Et de quelques cardinaux, notamment français, pour qu'il ne s'égaré pas.

Jean XXIII était bien connu des Evêques français. Il avait été Nonce à Paris, un Nonce bon enfant.

DC. Alors quel avenir pour l'Eglise, quand on a l'impression d'un recul ?

JN. C'est certain qu'il ya un retour. On peut dire que c'est la loi de l'Histoire. C'est comme la marée, on ne sait jamais bien si elle avance ou si elle recule. Il faut du temps pour savoir dans quel sens elle va. Même si l'Eglise recule, cela ne sert à rien de dire qu'on a perdu son temps. Jésus lui même aurait pu dire qu'il avait perdu son temps puisqu'il a été condamné à mort et que tous le lâchaient. Le mystère chrétien c'est de dire, même quand les témoins et les signes disparaissent, qu'ils annoncent peut-être un printemps nouveau.

Je ne crois pas aux réponses faciles pour les problèmes actuels de notre Eglise et ce qui semble être un retour en arrière. Il faut sans cesse se redire que l'Eglise, c'est d'abord un peuple qui est défini par une espérance en la fraternité de tous les Hommes.

Le cœur de l'Evangile c'est « aimez vos ennemis ». Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, vous n'aurez pas Dieu comme Père. Un chrétien c'est quelqu'un qui croit que le projet de Dieu sur le monde c'est de rassembler tous les Hommes.

Pour maintenir cette perspective, on a besoin de se retrouver, de s'encourager, de lire et de partager l'Evangile. On a même besoin des signes traditionnels que l'Eglise nous donne à travers les sacrements. Même une assemblée sans prêtre a besoin de sacrement. Par sacrement, je veux dire de ces gestes qui nous redisent ce qui nous lie. On a besoin de rites. On ne peut pas vivre en chrétien sans rite. L'Eglise a besoin de symboles pour dire qu'elle est héritière de toute une histoire, faite de générosité et de péché. Tout ce qu'une communauté chrétienne fait pour maintenir ce contact avec la « Source », ne sera jamais perdu même si demain le visage de l'Eglise n'est plus repérable avec les critères d'aujourd'hui.

Je suis frappé par le fait que les statistiques (concernant l'Eglise) ne prennent que les repères des choses qui s'en vont. Elles sont pessimistes car on ne voit pas les courants forts qui traversent le monde. Je suis convaincu que le monde d'aujourd'hui vit davantage de l'Evangile que celui d'hier. Je crois en la valeur éternelle de l'Evangile. Et de l'Eglise car des valeurs qui ne seraient plus portées par personne ne seraient plus que des souvenirs vides. Sans doute l'Eglise aura-t-elle des formes différentes. La disparition des prêtres, aussi terrible que ce soit, est peut-être la condition pour qu'apparaisse quelque chose de nouveau. Il faut passer la charrue... Mais c'est difficile à vivre.

Si vous regardez les statistiques, vues de Rome, vous voyez une augmentation des prêtres et des catholiques dans le monde. Mais qu'est-ce qu'un catholique vu par les statistiques ?

DC. L'Eglise n'est-elle pas en train de manquer un rendez-vous ?

JN. Si les synodes diocésains et les conférences épiscopales fonctionnaient, on pourrait apporter des réponses locales. Car les problèmes ne se posent pas de la même façon chez nous et en Afrique. Ce n'est pas la même réponse qu'il faut donner partout et toujours. Tel le problème des prêtres. On ne peut se contenter de la réponse qui consiste à dire : allez chercher des prêtres là où il y en a. Ce n'est pas la solution ! C'est supposer résolu des problèmes qui, en réalité, subsistent.

Je continue à espérer qu'on n'empêche pas le printemps de se lever quand arrive l'heure. Claudel le dit si bien : « On ne peut empêcher les cerisiers de ceriser ». Je ne voudrais pas qu'au nom d'un jardin bien réglé, on coupe les espérances !

DC. Si vous aviez des conseils ou repères à suggérer aux femmes et aux hommes et aux enfants de ce temps, quels seraient-ils ?

JN. Je dirais certainement « dépasser » toute frontière. Un chrétien c'est d'abord un homme, quelqu'un qui refuse de s'enfermer à l'intérieur de frontières au nom de la propriété

privée, de la fidélité à nos pères. L'Évangile, c'est reconnaître la foi chez l'autre, croyant ou non : « Je n'ai jamais vu une telle foi en Israël » dit Jésus en parlant d'un payen.

Bien sur, cela ne se fait pas du jour au lendemain. Nous vivons à l'intérieur de ces frontières. On ne peut les abolir purement et simplement. C'est autour de toutes les frontières, frontière Homme-Femme, frontière Chrétien-Islam, frontière Pays développés-Pays pauvres, que se jouent et l'avenir de l'Humanité, et l'avenir de la foi chrétienne. La foi chrétienne ne doit pas cesser d'être ce facteur d'humanisation. De l'autre côté il ya des hommes. Il n'y a pas que des barbares. Les barbares sont aussi des Hommes. Nous devons être des « passeurs de frontière ». Il faut, pour reprendre une vieille expression en la réactualisant, « rendre Humains nos frères ».

En second lieu, je dirais que « toute relation que l'on tisse change le monde ». L'Église se transformera peut-être par des lois, des décisions, une transformation de l'institution ou des mentalités, mais ce sont les petites choses qui finissent par changer le monde et les Hommes. Pour donner un exemple, je ne parle pas à un musulman, je parle à un frère, à un Homme qui est musulman. Je ne parle pas à un criminel, mais à quelqu'un qui a fait un crime. J'essaie de voir l'Homme parce que c'est comme cela que Dieu nous regarde.